Serge Latouche

Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien, Le passager clandestin, 2013, p. 46

Éthique versus politique

Si, comme le soutient Daniel Cérézuelle, l'accusation de pessimisme d'Ellul doit être nuancée, il n'en demeure pas moins qu'à la différence des objecteurs de croissance, il ne met pas son espoir dans un changement politique. Déçu des révolutions, il est sceptique sur la possibilité d'un changement. « Ellul a montré, écrit Jean-Luc Porquet, en quoi les vrais enjeux échappent à l'homme politique, et pourquoi la conquête de l'appareil d'État n'est qu'un leurre »[1]. Bien sûr, il est hostile, comme nous, à la fondation d'un parti pour participer au jeu politicien. Il est aussi sceptique sur la perspective d'une vraie démocratie :

> *Être citoyen dans ces conditions (celles d'une société complexe) est un métier. C'est ce que Grecs et Romains avaient parfaitement compris. Que dans la prétendue civilisation des loisirs qui nous est annoncée, la politique devienne la fonction principale de l'homme libre, je veux bien. Mais cette civilisation des loisirs n'est pas à nos portes, et j'ai bien peur qu'il faille nous attendre à de grandes déceptions*[2].

Nous partageons pleinement ce constat en ce qui concerne la société de croissance, dans laquelle on a, au mieux, plus de loisirs marchands et moins de temps libre. Mais en va-t-il de même avec la réduction massive du temps de travail qu'il préconise et qu'implique aussi le projet de la décroissance ? La grande difficulté, pour Ellul, de tout projet révolutionnaire provient de ce que la politique ne permet « absolument pas de répondre aux problèmes personnels de l'homme, celui du bien et du mal, du vrai et du juste, du sens de sa vie, et de sa responsabilité devant la liberté » et cela reste pour lui essentiel [3]. Il accuse la politique et l'État d'imposture parce qu'ils suscitent la « démission personnelle de chacun devant sa propre vie »[4]. Pour autant, en bon chrétien, il ne désespère pas de l'homme, mais sur un autre plan.

L'éthique prime, pour Ellul, le ou la politique, et le seul obstacle à l'emprise d'un État au service du développement technicien serait l'homme soucieux de défendre sa liberté. L'autonomie spirituelle de la personne est l'idéal à atteindre et la source de toute résistance. Or, toute croissance de la technique et de l'État y porte atteinte. Si la politique devait être fondée sur l'éthique, cela le rapprocherait d'un Gandhi, voire plus encore, peut-être, d'un Marcos, le leader du mouvement néo-zapatiste. Ellul ne disait-il pas, en effet, « rechercher systématiquement et volontairement la non-puissance », « Le courant écologiste, disait-il ainsi en 1992, devrait, selon moi, se développer comme un contre-pouvoir, sans entrer dans le jeu politicien » [5]. José Bové qui fait aussi le rapprochement avec le Mahatma oppose pourtant leurs deux stratégies. « Gandhi cherchait à entraîner la base la plus large, tandis que Jacques Ellul ne croyait qu'à l'action des petits groupes minoritaires et marginaux » [6]. À l'espoir du militant, il oppose l'espérance du croyant. Son espérance est éthique. Il dénonce une fausse conception de la liberté, une conception désincarnée, abstraite de la liberté, comme émancipation du corps, qu'il oppose à l'*ensarkosis* (incarnation). « Pour l'homme, le rêve d'une liberté totale est littéralement *insensé*, car la liberté ne peut être un état ». Comme la colombe de Kant a besoin de la pesanteur pour voler, nous avons besoin du corps pour nous émanciper. La vraie liberté, c'est la capacité de maîtriser sa vie quotidienne, de s'orienter en fonction de son expérience du monde qui est d'abord sensible et charnelle [7] :

> *Il s'agit de retrouver tout ce que signifie la plénitude de la vie personnelle pour un homme planté sur ses pieds, au milieu du monde*[8].

Si l'on pense, en effet, avec une certaine surmodernité, la liberté comme « instrumentalisation du corps par l'esprit. Il n'y a plus aucune raison d'imposer des limites à la puissance d'agir de l'homme, en particulier sur lui-même » et cela mène au transhumanisme[9]. Selon son commentateur Daniel Cérézuelle, que nous suivons ici, c'est à partir de l'homme comme chair que l'on peut poser la question des limites de la puissance technique. « 'homme est nature au sein de la nature, et c'est en tant que corps vivant dépendant des équilibres de la biosphère qu'il est obligé de mettre des limites aux atteintes qu'il peut infliger au milieu » [10]. Le triomphe définitif de la surpuissance n'étant pas inéluctable, une société de prospérité sans croissance serait donc possible. Mais l'espérance d'Ellul ne la laisse pas vraiment entrevoir sur cette terre.

Conclusion: l'éthique de la non-puissance et l'amitié

Carl Mitcham met bien en évidence l'alternative ellulienne au règne sans partage de la technique : l'éthique de la non-puissance.

> *Ainsi non seulement une telle éthique de la non-puissance cherchera à poser des limites [à la pratique technicienne], mais elle vise à nous libérer de la technique et des conflits dans le monde technicien. [...] Cela signifiera le refus de la télévision, la conduite plus lente des automobiles, et le rejet de la surconsommation et de la pollution, toutes choses qui peuvent engendrer de nouvelles façons de parler et d'écouter, de construire et d'habiter, de penser qui à leur tour peuvent être nourries et nourrir non seulement la liberté de mettre en question, mais aussi un certain pari contre-technique* [11].

On retrouve là le techno-jeûne préconisé par Ivan Illich et par la décroissance. Comme chez lui, cette position se complète d'un éloge de l'amitié. « L'amitié est une arme de résistance contre l'empire de la technique » serait une maxime d'Ellul selon Hourcade, Jézéquel et Paul[12]. Tout cela rejoint totalement le « tao de la décroissance »[13]. Cependant cette éthique n'épuise pas le projet de la décroissance qui contient un volet d'action pratique quasi absent chez Ellul. Le projet de transformation ellulien en reste à la nécessaire résistance et à une dissidence individuelle qui se rapproche plus de la simplicité volontaire que de la métamorphose radicale de la décroissance. Si l'on doit à Ellul la formule de l'écologie politique, penser globalement, agir localement, il est clair qu'il manque le nécessaire complément à l'ère de l'anthropocène : « penser localement, agir globalement ».

1. In Silence, n° 401, mai 2012, p. 38.
2.Jacques Ellul, L'illusion politique, op. cit., p. 190.
3. Ibid., p. 252.
4. Ibid., p. 253.
5. Cf. supra, « Entretiens avec Jacques Ellul " (extrait), p. 86.
6. Frédéric Rognon, Génération Ellul, op. cit., p. 54. Il ajoute : « Jacques Ellul n'était pas un penseur de l'action, il n'a jamais prétendu cela. Pour ma part, je n'ai jamais cherché chez lui un mode d'emploi, mais un sens de l'analyse critique et une vision spirituelle. Notre mode d'action non-violente est totalement redevable à Gandhi » (ibid., p. 55).
7. Daniel Cérézuelle, La technique et la chair, op. cit., p. 200.
8. In ibid, p. 207.
9. 3. Ibid., p. 219.
10. 4. Ibid, p. 220.
11 In Frédéric Rognon, Générations Ellul, op. cit., p. 243.
12. Cités in ibid., p.199.
13. Voir la conclusion de notre livre *Sortir de la société de consommation*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2010, qui porte ce titre.